

I

Un air de charleston dans la tête, Maxence Gersaud avait suivi sur le sable les traces de pas, persuadé qu'elles appartenaient à Anaïs, sa tante.

Qui d'autre aurait pu braver les vents de si bon matin alors que la mer était tout juste retirée ?

Il la connaissait insomniaque, poursuivie par cet irrésistible besoin de respirer le grand air, à l'heure où la villa se remettait des fastes d'un dîner tardif.

En raison de leur infime différence d'âge, Maxence éprouvait une gêne malade à considérer Anaïs comme sa tante. De la fière allure de celle qui venait de fêter ses trente ans se dégageait le charme éclatant de la fiancée rêvée...

Sa villa Saphir, aux airs de petit castel à la silhouette effilée, élégamment appareillée de pierres de taille et cernée de pins parasols, était le lieu de rencontres d'artistes et de jeunes oisifs issus de la jeunesse d'après-guerre, entendant se donner du bon temps dans l'insouciance retrouvée de l'été qui commençait. Le salon, où cohabitaient méridiennes, canapés en velours et tables basses, habillé de lattes de lambris blanchis dans le style « bord de mer », s'ouvrait sur une terrasse au panorama incomparable sur la Grande Conche de Royan. Dans ce décor de miroirs anciens accrochés au mur, où se jouaient les succès du moment crachés

par le phonographe Edison, on oubliait volontiers le cours du temps.

Devenue jeune héritière de cette belle demeure par le hasard du destin, Anaïs y consolait les douleurs de son veuvage depuis la mort de son époux François, survenue deux ans auparavant. Elle ne vivait comblée qu'en s'étourdissant dans ces tourbillons de mondanités estivales, qui distançaient ces journées moroses que les temps de guerre avaient suscitées.

Depuis peu, toutes les faveurs de la jeune femme se tournaient vers James Ingram, un peintre américain en mal d'inspiration, absorbé dans des théories sur la manière de travailler, selon les conseils qu'il avait obtenus du peintre russe Vassily Kandinsky.

Bien que l'artiste fût tombé sous le charme de la jeune veuve et de la Côte d'Argent aux longues plages océanes, un mystère subsistait autour du personnage, qui, même s'il pratiquait un français très correct, confiait peu ses impressions. Il optait souvent pour un petit geste désinvolte afin d'évincer tout élan de curiosité à son égard dès lors que son interlocuteur se montrait trop indiscret à son goût.

Maxence Gersaud ne pouvait s'empêcher de manifester sa nervosité en sa présence, comme s'il désapprouvait que l'Américain fût à demeure à la villa depuis que sa tante lui avait proposé d'y établir son atelier de travail.

Le neveu d'Anaïs, qui n'avait, bien évidemment, pas eu voix au chapitre, dissimulait mal sa jalousie, affichant parfois des attitudes renfrognées qui en disaient long sur le fond de sa pensée. En réalité, il craignait que James prît bientôt trop d'ascendant sur sa tante...

Maxence poursuivit sa promenade sur la plage en imaginant qu'il la rencontrerait sous ce ciel laiteux aux quelques échappées bleu pâle. Bien que sa blessure de guerre le

fût encore souffrir, il reconnaissait de lui-même qu'il s'en sortait plutôt bien, cinq ans après cet éclat d'obus qui, au cours de cette maudite bataille de l'Artois, avait failli lui voler sa jambe. Depuis, il avait appris à apprivoiser cette douleur parfois lancinante, qui ne lui laissait pas beaucoup de répit. Dans la villa des Gersaud, il tentait de renaître à la vie. Bien qu'il ne fût guère féru de toutes ces mondanités auxquelles Anaïs donnait tant d'importance, ces plaisirs éphémères consolidaient de nouvelles espérances, de celles qui finiraient par éloigner les chagrins.

Le jeune homme gravit les quelques marches qui menaient au belvédère de la villa, où il fut surpris d'y apercevoir James, si matinal, qui scrutait l'horizon. Lorsque les deux hommes se retrouvèrent face à face, l'Américain marqua un temps d'arrêt, tandis que son visage émacié se crispait légèrement. Il salua Maxence et hésita pourtant avant de lui avouer que sa tante se sentait fatiguée.

Anaïs souffrante ? Son neveu ne lui avait jamais connu le moindre rhume. La veille encore, elle s'était longtemps divertie jusque tard dans la nuit. Peut-être ressentait-elle un peu de vague à l'âme, symptôme cyclique qui se manifestait depuis le décès de son époux François en 1918 ?

— De quoi se plaint-elle ?

— Je l'ignore ! Peut-être a-t-elle juste besoin de rester seule, dit James, dont le regard fuyait vers cette ligne incertaine entre le ciel et la mer.

Sous ce paysage de marée basse au soleil voilé, où seul le cri des mouettes écornait le silence, Maxence supposa l'Américain apprêté pour une promenade en automobile, mais il ne le questionna pas sur ses projets, préférant se rendre directement au chevet de sa tante.

C'était toujours un moment d'exception à l'instant où il pénétrait dans ce boudoir gris perle, aux tentures fleuries, aux lampes blanches brodées de monogrammes qui affir-

maient le reflet de la féminité d'Anaïs. L'élégance intime des détails, des porte-bijoux sur un meuble ancien, un paravent, une coiffeuse, la révélait au milieu de ce décor voluptueux, assise, le dos appuyé sur sa jolie tête de lit capitonnée.

Comme il s'apprêtait à s'enquérir de sa santé, elle lui demanda une cigarette d'une voix lascive.

Il lui sortit une Winston de son étui, qu'elle plaça aussitôt dans son fume-cigarette.

Un silence s'installa. Ils se laissèrent envelopper tous deux dans les effluves de tabac. Maxence, attendri par ses yeux bleus pétillants d'innocence, constata qu'elle paraissait plus en forme que James ne le prétendait.

— Comment le trouves-tu, cet Américain ? questionna-t-elle en éprouvant un frisson de plaisir devant l'agacement visible de son neveu.

Elle s'amusait, plutôt flattée par ce jeu un tantinet malsain, et son visage aux pommettes hautes assorti d'une ligne de sourcils galbée s'anima d'un sourire à peine esquissé.

Embarrassé, il ne répondit pas immédiatement. Son regard se tourna vers le bureau en noyer bien ciré, où trônait un portrait de François Gersaud, prisonnier d'un cadre ouvragé. Son oncle, le défunt mari d'Anaïs, avait trouvé la mort dans le bombardement d'un immeuble parisien en avril 1918.

La malchance. Il n'existait pas d'autre terme pour qualifier ce drame. Attaché commercial pour le compte du ministère des Affaires étrangères, François rentrait d'une mission à Boston, lorsqu'il avait voulu séjourner quelques jours à Paris avant de rentrer à Royan. Malheureusement, le destin l'avait fauché net.

Le portrait en disait long sur cet homme à la prestance avantageuse, aux traits lisses et aux lèvres fines, semblant toujours faire de l'ombre à celui qui s'avisait de regarder Anaïs d'un peu trop près. Ce fut tout au moins ce que ressen-

tit Maxence au moment où il se dirigea vers la desserte pour prendre un verre.

— Il est beau, n'est-ce pas ?

— Est-ce que tu parles de François ou bien de James ? s'enquit le jeune homme en s'installant dans la méridienne après s'être servi un doigt de whisky.

Les yeux moqueurs d'Anaïs firent prendre conscience à son neveu qu'il ne tarderait pas à se ridiculiser si toutefois il manifestait autant son béguin pour sa tante. Pourtant, il n'y pouvait rien ; son comportement inquiet et irrité parlait pour lui.

— De François, bien sûr ! Je ne me résous toujours pas à en parler au passé, observa-t-elle sans même jeter un coup d'œil vers le portrait de son défunt mari. Mais tu ne m'as pas répondu à propos de James...

Le jeune homme fit semblant de réfléchir un moment à la réponse qu'il allait lui fournir. Critiquer ouvertement l'Américain sans réel motif, sinon sur le seul fait qu'il lui faisait ombrage, ne rimait à rien ; alors, il se comporta à la manière d'un garçon éduqué.

— Je ne le connais pas encore suffisamment pour m'en faire une réelle opinion..., mentit-il en réprimant un rictus de souffrance dû à sa jambe.

Bien que sa tante le déstabilisât par ses extravagances et ses jeux parfois équivoques, Maxence aurait été incapable de lui en vouloir. Il devait beaucoup à l'ambiance chaleureuse de la villa Saphir, qui lui permettait de côtoyer des esprits éclairés, apaisant les troubles du solitaire qu'il était devenu par la force des choses.

— Sortons, Anaïs. Allons siroter un rafraîchissement au Café des bains, proposa-t-il soudain en constatant qu'elle avait revêtu une robe taille basse à grandes manches, qui se prêterait parfaitement au mouvement de la promenade.

— Je regrette, mais James m'attend pour un parcours

de croquet. Tel que je le connais, il s'impatiente déjà. Il est ensuite prévu de se rafraîchir chez le confiseur Tamisier en compagnie de Liane et d'Artus afin d'y déguster ces fameux berlingots.

C'était l'un des péchés mignons de la jeune femme, et Maxence savait combien sa tante aimait, par la même occasion, s'engager sur la rampe Torchut qui menait au port. Les établissements qui y avaient pignon sur rue donnaient des apéritifs concerts et des thés dansants, propices à toutes sortes de rencontres inattendues en cette période estivale.

Peu après, un klaxon retentit, et Anaïs fut sur pied. Elle ajusta un simple collier de perles de culture pour agrémenter son décolleté ainsi que son fin bracelet en pierreries que François lui avait offert un peu avant sa mort. Puis, devant son miroir, elle appliqua une note de blush sur l'arcade sourcilière afin de rehausser son regard et emboîta son chapeau cloche beige jusqu'aux sourcils, se visualisant déjà à bord du rutilant coupé Louis XV de James.

Elle congédia son neveu d'un petit signe de la main.

Le sourire de James lui assura que son élégance était à son goût. Quelques paroles chaleureuses accueillirent la jeune femme à bord du coupé, où se tenait son chauffeur qui ne se séparait jamais de son canotier de paille au ruban noir, l'accessoire décontracté qui le préservait du soleil.

Le coupé longea la Grande Conche, tandis que le soleil perçait. Les tentes en coutil rayées multicolores donnaient au sable fin une note pittoresque. À l'orée des vagues, les pêcheurs à la crevette au panier placé en bandoulière poussaient leurs filets plats dans l'eau trouble pendant que les baigneurs folâtraient dans les flots revigorants.

Anaïs songea à son amie Liane qu'elle supposa, comme à son habitude, installée sous la voûte rafraîchissante des épais feuillages d'ormeaux du square Botton, face à la mer, près

du kiosque à musique. Le coupé prit cette direction, mais, sur place, Liane manquait à l'appel ; seules quelques dames les saluèrent d'une inclinaison aimable de la tête. Déjà, on entendait la valse viennoise, tandis que James garait l'automobile près du grand parterre fleuri.

Le café Régent était bondé, et la plupart des clients, installés sur des chaises cannelées, devisaient en sirotant un verre dans la bonne humeur. Anaïs usa de sa marque de civilité habituelle, qui consistait en un mouvement de tête vers une table accoudée en terrasse, puis ils se rendirent tous deux à leur partie de croquet sur le sable fin, face au casino municipal.

L'ambiance était conviviale dans ce cadre de plein air à la mode qui accueillait les joueurs de croquet. Plusieurs terrains étaient tracés côte à côte sur le sable mouillé, où les arceaux se trouvaient répartis. Anaïs observa les joueurs en train d'ajuster leur tir sur le parcours, tandis que James dégageait du sac de transport les maillets rouges et bleus. Le jeu s'avérait une excellente manière de faire de l'exercice ainsi qu'un bon remède contre sa mélancolie passagère.

La température, rafraîchie par une légère brise, rendrait l'effort acceptable, si bien qu'un sourire de plaisir s'esquissa à la commissure des lèvres de la jeune femme. Bientôt, elle fut rejointe par son amie Liane Delmar, dont la tenue excentrique fit tourner toutes les têtes. Sa tunique en crêpe de Chine lisse ornée de godets agrémentée du cliquetis de ses fins bracelets suscita la curiosité générale, ce qui était monnaie courante pour cette pétulante brune au regard de braise surligné d'une épaisse courbure de cils, car Liane était ainsi faite, que le principe de passer inaperçue dans une assemblée eût été une atteinte à son prestige.

Alertes et joueuses, Liane et Anaïs, stimulées par l'air marin, s'adonnèrent bientôt à des bavardages qui leur attirèrent les foudres des joueurs peinant à se concentrer sur leur